

## Prologue

Début février 1945, la guerre touchait à sa fin. L'Armée rouge avait déjà libéré le camp d'Auschwitz, ainsi que d'autres camps de la mort, et le monde écoutait, stupéfait, le récit bouleversant de ce que les soldats russes y avaient découvert. Tandis que défilaient devant ses yeux des images d'hommes, de femmes et d'enfants morts ou affamés, le monde civilisé apprenait aux informations la libération du camp de Bergen-Belsen. La population civile allemande elle-même était incapable, ou refusait peut-être, de croire ce qu'elle voyait et entendait. À Bergen-Belsen, les libérateurs britanniques avaient découvert trente mille détenus morts ou mourants. Les personnes squelettiques qui avaient survécu aux camps de la mort regardaient fixement l'objectif, tout juste capables de tenir debout ou de comprendre qu'on les libérait et que leur souffrance physique allait enfin cesser. Quelques détenus racontaient les conditions inhumaines dans lesquelles on les faisait vivre, la torture et la brutalité infligées par leurs gardiens. Un homme expliquait, tête baissée, que certains de ses compatriotes avaient fini par s'adonner au cannibalisme dans le simple espoir de vivre un jour de plus.

L'équipe du tournage zoomait ensuite sur un ignoble tas de cadavres de femmes nues, émaciées, qui avait été localisé à l'autre bout du camp. Jeunes filles, mères, grands-mères, aucune n'avait été épargnée. Ce tas de chair putréfiée de plus de soixante-dix mètres de long et neuf de large se trouvait au

fond d'une fosse d'un mètre vingt à un mètre cinquante de profondeur. On diffusa ces images sur les écrans des cinémas du monde entier. Lorsque le commandant suprême des forces alliées, le général Dwight Eisenhower, découvrit les victimes des camps nazis, il ordonna qu'on prenne le plus grand nombre de photographies possible et que les Allemands des villages environnants soient amenés dans les camps et même contraints d'enterrer les morts. « Que tout soit immédiatement enregistré, dit-il. Allez chercher les films, allez interroger les témoins, car il est certain que quelque part, sur la route de l'histoire, des salauds oseront affirmer que ce n'est jamais arrivé. » Ses paroles étaient prophétiques.

Deux soldats russes de la 332<sup>e</sup> division d'infanterie de l'Armée rouge étaient assis dans un camp de fortune à seize kilomètres de Posen, aujourd'hui Poznań, à la frontière germano-polonaise, dans une région appelée Silésie. Leurs camarades étaient entrés en Autriche quelques semaines plus tôt et avaient également pris Dantzig. Les forces britanniques et américaines avaient franchi le Rhin à Oppenheim. À l'évidence, l'Allemagne était attaquée de tous côtés.

Le plus jeune de ces soldats s'appelait Ivan. Tout juste âgé de dix-neuf ans, il avait été appelé sous les drapeaux trois ans plus tôt et était déjà incroyablement aguerri. Néanmoins, lui-même était horrifié par certaines des histoires que racontaient les Alliés arrivés en renfort. Et bien qu'il eût hâte de libérer les camps auxquels on l'avait assigné, il se demandait combien d'horreurs encore son jeune esprit allait devoir supporter.

Ivan avait une phobie – une chose l'ébranlait plus que toute autre. Pourquoi la vue du cadavre d'un enfant le bouleversait-elle autant ? À force, il aurait dû s'y habituer. Ivan se rappelait nettement le premier qu'il avait vu alors que sa division se battait pour défendre Stalingrad. *Mais pour quelle raison ?* se demandait-il. Le petit garçon, qui n'avait

pas plus de quatre ans, s'était agrippé au cadavre de sa mère jusqu'à ce qu'il meure tout bonnement de froid un jour de cet hiver glacial. Le crâne de sa mère avait été réduit en bouillie par l'éclat d'obus d'un mortier allemand alors qu'elle tentait désespérément de trouver refuge au cœur de la ville. Elle était morte sur le coup. Le petit ange ne connaîtrait jamais la joie de lire un livre, de recevoir son premier baiser, de devenir père.

Le camarade d'Ivan, percevant sa peur, essayait de le convaincre qu'ils assistaient enfin à l'aboutissement de tout ce pour quoi ils s'étaient battus.

— On nous considérera comme des héros, camarade. Nous sommes là pour libérer nos alliés qui ont passé des années dans les camps nazis. Ces pauvres prisonniers ont été maltraités pendant cinq ans. Nous allons donner à ces chiens d'Allemands une leçon qu'ils n'oublieront jamais.

Ivan contemplait le feu. Il aurait dû ressentir sa chaleur, mais son esprit et son corps étaient comme anesthésiés.

— Est-ce que nous verrons des cadavres d'enfants, Sergei ?  
Son aîné haussa les épaules.

— C'est possible, camarade. Et nous verrons peut-être même pire.

— Rien ne pourrait être pire, Sergei.

Ivan secoua la tête et avala le reste déjà froid du thé préparé quelques instants plus tôt. Même au printemps, les températures devenaient glaciales après le coucher du soleil dans cette région de la Pologne.

— Les nazis sont capables de tout, camarade. Ils ont entièrement rasé un village français. Ils ont rassemblé et fusillé tous les hommes et les garçons, puis ils ont conduit les femmes et les filles dans l'église du village.

Ivan aurait voulu se boucher les oreilles ; il ne voulait pas entendre la suite.

— Non, Sergei... Non.

— Ils ont incendié l'église et brûlé vives les femmes et les filles. On entendait les cris des nourrissons à des kilomètres à la ronde.

Ivan essuya une larme. Son camarade s'agrippa à la manche de son uniforme trop grand.

— Nous devons venger ces femmes et ces enfants, camarade. Nous devons accomplir notre mission, nous devons venger les morts de Kharkov, Kiev et Sébastopol. Nous le ferons en mémoire de tous les hommes, femmes et enfants russes massacrés par ces salauds d'Allemands, assassinés dans ces immenses usines de la mort. À Stalingrad, ils ont coupé nos lignes de ravitaillement, affamant volontairement notre peuple, car ils étaient incapables de nous vaincre à la loyale. Nous avons mangé des chats, des chiens et même des rats crus, nous avons mangé la colle des reliures de livres et du cuir industriel. On murmurait à certains endroits que nos compatriotes mangeaient la chair de nos frères et sœurs.

Pendant les quelques minutes de silence qui suivirent, Ivan prit conscience de l'ampleur des révélations de Sergei.

— Sont-ils à ce point inhumains, camarade Sergei ?

L'autre soldat soupira et acquiesça d'un signe de tête.

— Absolument, camarade. Absolument.

— Mais ils s'enfuiront, non ? Ils savent que nous arrivons. Ils vont sûrement fuir, pas vrai ?

Sergei sourit.

— En effet, camarade, mais nous courrons plus vite et plus longtemps qu'eux. Nous les pourchasserons et les attraperons comme des rats, et puis nous nous amuserons un peu avec eux.

Sergei tendit soudain la main, saisit brutalement l'entre-jambe de son camarade et serra ses testicules dans son poing.

— Ces deux-là vont enfin pouvoir balancer la purée d'ici demain soir, camarade. Je peux te le garantir.

L'air perplexe, les larmes aux yeux, Ivan tenta de se libérer de la poigne ferme de son ami.

— Nous baiserons leurs *Fräuleins* sous les yeux de leurs pères et de leurs frères, puis nous les tuerons une par une. Ces hommes feraient mieux de s'enfuir, camarade ; ils feraient mieux de courir droit dans les filets des gentils Américains.

Sergei soupira de nouveau.

— Mais ces Américains n'ont pas vécu les mêmes choses que nous, camarade. Ces Yankees ont rejoint la guerre trop tard.

Le jeune soldat regarda son mentor, l'homme qui veillait sur lui comme un père depuis que leurs chemins s'étaient croisés. Une éternité semblait s'être écoulée depuis leur rencontre. Il regarda l'homme qui lui avait sauvé la vie plus d'une fois sur le champ de bataille. Il regarda cet homme qu'il aimait et respectait autant que son père, mais ne se comportait soudain pas mieux que ces ignobles nazis.

Le jeune Ivan était perdu. Le feu devant eux crépitait et sifflait sa mélodie. Comme les braises rougeoyantes s'éteignaient peu à peu, Ivan tendit la main vers le tas de bois puis jeta deux grosses bûches dans le feu. Son rougeolement sembla faiblir un instant, mais bientôt, Ivan et Sergei virent une flamme légère commencer à lécher lentement mais sûrement le dessous des nouvelles bûches. Sa chaleur se fit aussitôt sentir. Cependant, Ivan y fut insensible.

— Dis-moi, Sergei...

— Je t'écoute, enfant de l'Union.

— Dans ces affreux camps de la mort, est-ce que les oiseaux chantent encore ?

Sergei fronça les sourcils, incapable de répondre.

— Enfin... les oiseaux, Sergei... ils ont sûrement vu tout ce qui se passait. Est-ce qu'ils chantent encore ?

Sergei laissa échapper un soupir.

— Tu deviens trop gentil, comme les Américains, camarade. Bientôt, tu vas te mettre à écrire des poèmes, ma parole.

— Je me réveillerai tôt demain matin, et si les oiseaux chantent, tout ira bien. Les oiseaux, Sergei... les oiseaux... ce sont eux qui nous le diront.

— Taisez-vous ! cria une voix à quelques mètres d'eux. On a besoin de pioncer avant les opérations de demain ; il faut faire le plein d'énergie avant de massacrer ces chiens d'Allemands.

Sergei sourit. Ses dents brillèrent dans le pâle clair de lune et Ivan se demanda comment elles pouvaient être en si bon état après plusieurs années d'alimentation frugale et de carences en vitamines. Bon sang, à une époque, quand ils se faisaient battre par les Allemands, ils n'avaient pas même une croûte de pain pendant des jours.

— Tu vois, camarade, c'est ce qu'on attend de toi. Demain, tu devras accomplir ton devoir. Nous devons supprimer les nazis de la surface de la Terre et tenir bon jusqu'à ce que nous atteignions Berlin.

— Oui, les nazis, Sergei, je suis d'accord, mais tous les Allemands ne sont pas forcément des monstres. Nos camarades se comportent comme des animaux en ce moment ; ils s'en prennent à des villageois, des vieillards et des femmes sans défense.

— Ils ont besoin de se venger, camarade. Comment leur en vouloir ? Qui pourrait bien nous en vouloir ? Les civils allemands, ces vieillards et ces femmes n'ont pas levé le petit doigt en voyant ce qui se passait. Le peuple russe s'est révolté, lui, quand il était mécontent de ses chefs. Pourquoi les Allemands n'ont-ils pas réagi ?

Ivan en avait assez entendu. Il pressentait qu'il dormirait mal cette nuit. Il enfouit la tête dans son sac de couchage et se blottit un peu plus près du feu. Leur interminable marche

l'avait épuisé. Il commençait juste à s'assoupir lorsque Sergei se pencha au-dessus de lui et murmura à son oreille.

— Demain, camarade... et pendant les jours et les semaines qui suivront, nous allons montrer à la nation allemande, aux soldats, aux civils, aux hommes, aux femmes et aux enfants, ce qu'est la véritable méchanceté. Les Allemands vont tous regretter d'être nés.

Vivre dans le cœur et l'esprit du lecteur, c'est véritablement ne pas mourir.



D'aussi loin qu'il s'en souvenait, Joseph Horace Greasley avait aimé la vie qu'il menait dans la petite propriété du Leicestershire de ses parents. Il aimait traire la demi-douzaine de vaches, s'occuper des poules et nourrir les cochons. Mais ce qu'il aimait par-dessus tout, c'était veiller sur les poneys gallois de son père.

Certes, ces élégants animaux le dominaient de leur taille quand, enfant, il remplaçait leurs pierres à lécher dans l'écurie, retournait leur foin et nettoyait leurs box presque chaque jour, mais il n'avait jamais eu peur d'eux. Et les poneys semblaient plus qu'heureux de la compagnie de ce garçon qui les nourrissait et remplissait leur abreuvoir tous les jours. Joseph Horace Greasley avait toujours été connu sous le nom d'Horace ; sa mère veillait à ce qu'on l'appelle par son deuxième prénom depuis son plus jeune âge. Il n'était pas question que les gens l'appellent Joe comme son père. Elle trouvait insupportable qu'on raccourcisse sans arrêt le nom des gens.

Horace aimait les travaux manuels tels que le labourage éreintant des champs et les semailles. D'une manière générale, il lui tenait à cœur de faire tourner l'affaire familiale afin que ses parents récoltent les fruits de la douzaine d'hectares légués par un de leurs grands-pères des années plus tôt. Leur humble demeure se trouvait au numéro 101, au bout d'une rangée de maisons ouvrières sur Pretoria Road à Ibstock.

Horace, son frère jumeau Harold, sa grande sœur Daisy, sa petite sœur Sybil et le bébé, Derick, vivaient mieux que la plupart des enfants de leur âge en cette période d'avant-guerre. Bien que le rationnement n'ait pas encore commencé, les temps étaient durs. Le père d'Horace travaillait à plein temps à la mine locale, mais le budget de la famille était pour le moins serré. Ce n'était cependant pas un problème. Horace et son père faisaient en sorte que leurs proches ne manquent de rien.

Joseph Greasley senior était donc mineur. Cet homme travailleur se levait chaque matin à 3 heures afin de traire ses vaches, avant d'entamer sa journée de dix heures à la mine de charbon toute proche de Bagworth. Lorsqu'il s'appropriait à partir au travail, il donnait une poignée de main au jeune Horace qui, bien qu'extrêmement fatigué, les yeux à peine ouverts, reprenait les tâches de son père là où il les avait laissées. Les bêtes avaient confiance en lui et Horace se sentait à l'aise en leur compagnie. C'était lui qui les nourrissait régulièrement, nettoyait leur litière et soignait leurs blessures, et les animaux semblaient le sentir. Tous lui appartenaient ; Horace était le garçon le plus chanceux de toute l'école. En comptant les poulets et les poneys, il possédait près de cinquante animaux. Les cochons étaient ses préférés – si laids, si sales ! La vie n'avait pas été tendre avec eux, mais c'étaient incontestablement ses bêtes favorites.

John Forster, qui habitait au numéro 49 de la même rue, s'était un jour vanté en classe de posséder sept animaux domestiques : trois poissons rouges, un chien, deux chats et une souris. Ah ! Horace l'avait rapidement remis à sa place en énumérant les noms de ses poneys gallois, de ses vaches, de ses cochons et même de ses poules. Elles étaient vingt-deux en tout et chacune avait été baptisée.

Seulement, ce n'étaient pas vraiment des animaux domestiques, Horace en était conscient. Chaque mois de novembre

s'achevait bien tristement, car son père tuait un cochon pour compléter l'alimentation de la famille. Ce nouveau stock de viande durait jusqu'à Noël, et même parfois au-delà. Horace comprenait que c'était nécessaire, du moins chaque fois qu'il savourait un sandwich au bacon le week-end ou un morceau de jambon au déjeuner dominical, accompagné de pommes de terre de leurs champs et d'un ou deux œufs ramassés le matin même.

C'était la chaîne alimentaire, la loi de la jungle, la sélection naturelle. L'homme avait besoin de manger de la viande et il s'avérait que les Greasley en avaient plein leurs prés. Après l'abattage du cochon, Horace passait des heures (non par choix, mais parce qu'on attendait un coup de main de sa part) à saler la viande. Toutes les heures, son père pénétrait dans la vaste arrière-cuisine où le jeune Horace frottait le corps de son défunt ami, se coupait une tranche de viande et déclarait, après l'avoir goûtée : « Plus de sel ! »

Horace, dont les doigts étaient déjà à vif, enflés et douloureux, sentait le découragement l'envahir, mais jamais il ne protestait ni ne se plaignait. Le cochon qui, quelques jours auparavant, avait un nom était retourné sans ménagement, le derrière levé vers le plafond, et une nouvelle livre de sel était frottée sur son corps.

Lorsque le salage était terminé, son père revenait dans l'arrière-cuisine, muni d'un grand couteau à désosser et découpait le cochon d'une main experte. Il retirait les jambons, qui étaient entreposés dans un garde-manger frais dont l'entrée donnait sur le vestibule, puis le lard était suspendu dans la cage de l'escalier qui menait aux chambres de la famille au premier étage. C'était étrange à voir, mais on ne trouvait pas meilleur endroit dans la maison pour les suspendre, répétait souvent son père lorsque sa mère protestait. Le lard était ainsi en plein courant d'air, et ce flux constant d'oxygène permettait de conserver la viande des semaines.

Mabel ne protestait jamais longtemps. Elle savait que son mari avait raison et aucune autre famille de leur rue ne pouvait se nourrir d'une telle quantité de viande. Elle trouvait simplement ce lard inesthétique, surtout lorsque le pasteur des environs entra chez eux. Quelle honte !

Une semaine après un abattage, le prêtre, Gerald O'Connor, frappa à leur porte. Mabel l'invita à entrer et, la suivant le long du couloir en direction du salon, l'homme eut un regard désapprobateur. Il parut cependant plus heureux après qu'il eut bu sa tasse de thé et qu'elle lui eut remis un morceau de lard d'un kilo et demi. Il promit d'apporter une énorme marmite de bouillon au lard à la manifestation caritative du prochain Noël.

— Un bon bouillon bien chaud, annonça-t-il joyeusement. Deux pence la tasse.

Mabel se rendit à la collecte quelques semaines plus tard, mais elle eut beau chercher, elle ne trouva aucun stand servant du bouillon au lard.

Pour le quatorzième anniversaire de son fils – le jour de Noël 1932 –, le père d'Horace lui offrit sa première arme : un fusil à un coup Parker Hale 410. C'était la récompense de ses longues heures de labeur à la ferme, une façon de le remercier. Harold reçut quant à lui quelques livres, une pomme, une orange et des noix. Sa sœur aînée, Sybil, n'avait droit à rien. Elle était trop grande pour recevoir des cadeaux, expliqua leur mère. Daisy et Derick s'en tiraient un peu mieux : un petit train en bois pour le garçon et une poupée – ou bien était-ce une maison de poupées ? – pour la petite fille. Horace n'avait d'yeux que pour une chose... Les mains tremblantes d'excitation, il manipula son arme.

Ce fut un supplice d'attendre de pouvoir tirer sa première cartouche. Son père tenait à ce que toute la famille savoure ensemble le petit déjeuner de Noël, composé d'œufs, de bacon, de petits pains chauds beurrés et de thé fumant auquel on

avait ajouté une cuillerée de whisky, comme la famille avait coutume de le faire chaque matin de Noël. Le fusil posé sur le vaisselier semblait presque le narguer. Entre chaque bouchée de bacon ou de pain chaud, le regard d'Horace se posait tour à tour sur le fusil et sur son père.

— Rappelle-toi que ce n'est pas un jouet, lui dit celui-ci, tandis qu'ils se dirigeaient vers le petit bosquet à l'autre bout de la ferme.

La terre gelée craquait sous leurs pieds. Le sol et les arbres, sous leur fine couche de neige, semblaient couverts d'un glaçage sucré.

— Tu dois traiter ton fusil avec respect. C'est un engin fait pour tuer – les lapins, les canards, les lièvres, et même les humains.

Son père pointa du doigt l'arme qu'Horace serrait dans ses mains tout en essayant d'oublier le froid pénétrant du métal. L'adolescent regrettait de ne pas être retourné chercher ses gants en laine à la maison. Mais même s'il faisait aussi froid qu'en plein cœur de la Sibérie, il n'était pas question de faire demi-tour.

— Ce fusil est capable de tuer un homme, ne l'oublie jamais. Regarde toujours dans la direction où tu pointes le canon. Si jamais je te prends à le pointer vers moi, tu peux faire une croix dessus.

Au fil des semaines suivantes, son père apprit à Horace tout ce qu'il fallait savoir sur sa nouvelle acquisition. Il lui montra comment démonter le fusil, le nettoyer, ainsi que la taille des cartouches à utiliser selon l'animal qu'il voulait chasser. Mais son père lui apprit surtout à tirer. Ils passèrent des heures à viser des cibles punaisées aux arbres et des boîtes de conserve posées sur des branches ou des piquets de clôture. Horace abattit son premier lapin au bout de quatre jours seulement. Son père alla le chercher puis lui montra comment dépouiller et nettoyer l'animal afin que sa mère

puisse le cuisiner. La famille mangea de la tourte au lapin ce soir-là et Joseph senior rappela plus d'une fois à ses enfants que c'était grâce à Horace. Le père et le fils étaient si fiers qu'ils en bombaient le torse.

Le père d'Horace lui expliqua combien il était important de ne tuer des animaux que pour leur viande. Il ne fallait pas tuer pour le plaisir. Horace devint rapidement bon tireur. Il était capable d'abattre un étourneau ou un roitelet à cinquante mètres. Mais à chaque fois qu'il en tuait un, ce qui était rare, l'adolescent se sentait coupable. Il avait tiré au jugé sur un jeune rouge-gorge un jour, persuadé qu'il ne toucherait jamais un oiseau aussi petit. Une pluie de plumes avait jailli lorsque la cartouche en plomb avait déchiré sa chair tendre et le rouge-gorge était tombé dans l'herbe depuis le câble télégraphique sur lequel il était posé. Horace avait poussé un cri de joie avant de courir examiner sa proie. Brusquement saisi par l'angoisse, il avait pris le petit oiseau dans le creux de sa main et senti sa chaleur. *Pourquoi ?* s'était-il demandé, tandis qu'un filet de sang coulait dans sa paume et que le rouge-gorge rendait son dernier souffle. *Pourquoi ai-je agi ainsi ? À quoi bon l'avoir tué ?*

Horace s'était ensuite juré de ne plus jamais tirer sur une créature vivante à moins que celle-ci ne soit mangeable. Il romprait ce serment en 1940 dans les champs entourés de haies du nord de la France.

L'année suivante, Horace quitta l'école en même temps que son frère Harold. On surnommait affectueusement les jumeaux « les deux H ». Mais ils n'étaient pas inséparables, contrairement à d'autres. En vérité, ils étaient même très différents l'un de l'autre. Presque toujours premier de la classe, Harold était plus doué qu'Horace à l'école. Il adorait lire et étudier. Horace faisait partie des élèves moyens et attendait avec impatience la fin de chaque journée d'école

pour pouvoir aller chasser sur les terres de la ferme, s'occuper des animaux ou laisser son regard traîner du côté des jolies filles sur le court chemin du retour.

Le travail était difficile à trouver en 1933, l'année où un certain Adolf Hitler devint chancelier en Allemagne, mais quelques jours après avoir quitté l'école, les bonnes notes d'Harold lui permirent de décrocher un poste très convoité à la quincaillerie de la coopérative locale. Comme sa sœur aînée, il prit la décision de remettre la majeure partie de ses revenus à ses parents afin d'améliorer le budget familial. La famille Greasley pouvait maintenant compter sur trois salaires. Mabel faisait elle-même son pain, préparait des gâteaux, et presque du jour au lendemain, une corbeille apparut au milieu de la table de la cuisine, remplie de fruits aussi exotiques que des bananes et des oranges venues des pays chauds.

Horace venait de rentrer d'une de ses nombreuses expéditions de chasse. Il était impatient d'annoncer à son père qu'il avait abattu un lièvre qui courait à quatre-vingt-dix mètres de lui. « En plein dans le mille ! », s'apprêtait-il à ajouter, lorsque son père déclara qu'il venait de lui trouver un travail.

— Apprenti barbier ? murmura Horace, stupéfait.

— Oui, un apprentissage de trois ans, Horace. Un an comme débutant...

— Mais...

— Puis un an comme employé non qualifié, et enfin une dernière année pour affiner ta technique.

— Mais... mais...

Le père d'Horace ne prêta pas attention à ses protestations.

— Tu commences la semaine prochaine. Chez Norman Dunncliffe sur High Street.

Les semaines suivantes, ce furent quatre salaires qui complétèrent le budget de la maisonnée. Malgré son manque de motivation, la carrière de barbier d'Horace était lancée.

Les deux premières années de son apprentissage passèrent rapidement et son salaire fut augmenté de dix shillings par semaine lorsqu'il entama la troisième pour parfaire sa technique. Horace était convaincu que 1936 allait être une bonne année. Grâce à cette toute nouvelle assurance, il trouva le courage d'inviter une jolie jeune fille nommée Eva Bell au cinéma. Tandis qu'ils folâtraient au dernier rang du Roxy, le cinéma local, un samedi soir, un film d'actualités de la Pathé montra les images des Jeux olympiques de Berlin où Adolf Hitler et Benito Mussolini paraient dans leurs plus beaux atours. Horace ne les regarda pas ; sa main se promenait sous le pull et la jupe de sa nouvelle petite amie.

Eva n'avait qu'un an de plus que lui, mais elle était cent fois plus sage. Quelques semaines après leur premier rendez-vous, elle lui suggéra d'apporter, la prochaine fois, un paquet de ces capotes anglaises qu'on vendait au salon de coiffure pour hommes où il travaillait. Le métier de barbier avait incontestablement ses avantages.

Eva convainquit sa mère d'autoriser Horace à dormir dans la chambre d'amis un samedi soir, car le bal du village de Coalville auquel ils se rendaient se terminerait après minuit, et il serait bien trop tard pour qu'Horace rentre en bus chez lui. Mme Bell aimait bien le petit ami d'Eva. Toutes deux convinquirent donc M. Bell qu'il n'y aurait pas de frasques. Cependant, rien n'était moins vrai. Eva aimait bien Horace ; il était temps de faire de lui un homme.

Vers 6 heures en ce dimanche matin si particulier, Horace perdit sa virginité. Le père d'Eva étant mineur, il était parti au travail dès 5 heures du matin. Vingt minutes plus tard, Eva se glissa à l'intérieur de la chambre d'amis. Lorsqu'elle ôta sa chemise de nuit, Horace était déjà au comble de l'excitation. Tandis qu'il enfilait maladroitement le préservatif en caoutchouc, Eva le regarda faire très attentivement. Lorsque le capuchon fut bien en place, Eva prit les choses en main :

elle se plaça au-dessus d'Horace et se laissa lentement descendre sur lui. Perplexe, le jeune homme la regarda aller et venir en gémissant jusqu'à l'orgasme. À chaque coup de reins et grognement, il était persuadé que la mère d'Eva allait faire irruption dans la chambre ; aussi gardait-il un œil sur la porte et l'autre sur les magnifiques seins d'Eva qui s'agitait à quelques centimètres de son visage. Mais comme sa mère semblait continuer à dormir, Horace se dépêcha d'atteindre son propre orgasme. Quelle importance ? À partir de ce jour-là, ils répétèrent ce merveilleux acte dès qu'ils le pouvaient et partout où c'était possible. Les nuits passées chez Eva devinrent rapidement régulières.

Horace resta chez Norman Dunicliffe jusqu'en 1938, lorsque Charles Beard, coiffeur pour hommes, le convainquit de changer de navire. *Quel nom parfait pour un barbier !* songea Horace. Le salaire proposé était meilleur. Bien entendu, il pourra là aussi se fournir en « chapeaux », comme on les surnommait comiquement, sans le coût et l'embarras que devaient subir ses amis. Finalement, son père aurait pu lui trouver pire, comme travail.

Horace gagnait bien sa vie, mais il devait tout de même effectuer un aller-retour peu enviable de quarante-cinq kilomètres tous les jours pour se rendre à Leicester. Même s'il était équipé de la toute dernière technologie – un système à trois vitesses AW Sturmey-Archer –, son vieux vélo était lourd et, certains jours, le fort vent contraire rendait sa course incroyablement lente. Mais Horace s'en moquait ; son jeune corps tenait le coup et se développait bien. Cette nouvelle force lui donnait une endurance qui plaisait beaucoup à Eva sous les draps.

Vers la fin 1938, Horace fut transféré au salon que Charles Beard possédait à Torquay. C'était la première fois qu'il quittait la maison. Un peu impressionné au début, il s'habitua vite à sa nouvelle vie et en profita pleinement. Eva lui

manquait, bien sûr, mais les distractions agréables étaient assez nombreuses pour qu'il cesse de penser à sa petite amie restée dans le Leicestershire. Il suivait également avec intérêt les événements qui se déroulaient de l'autre côté de la Manche.

Le pays poussa un soupir de soulagement, l'espace d'un instant du moins, lorsque le Premier ministre Neville Chamberlain rentra de Munich après avoir rencontré Adolf Hitler et annonça dans un discours depuis l'aérodrome de Heston que c'était « la paix pour notre époque ». Hitler avait signé l'accord garantissant sa détermination à s'en tenir à des méthodes pacifiques. Horace écouta la déclaration de Chamberlain à la radio dans l'arrière-boutique du salon de Charles Beard. Curieusement, son discours ne le convainquit pas.

Il s'avéra qu'Horace avait raison de douter. Après avoir pris du bon temps pendant un court semestre sur la Riviera anglaise, il fut rappelé dans le Leicestershire, car le gouvernement venait d'annoncer la mobilisation de tous les hommes de vingt et vingt et un ans. Horace et Harold ne tarderaient pas à être appelés sous les drapeaux. La guerre, semblait-il, était imminente.

Horace avait repris le travail au salon de Leicester depuis deux semaines lorsqu'arriva chez lui la fameuse lettre. Il la trouva sur la table de la cuisine, toujours fermée, en rentrant un mercredi soir pluvieux. La lettre informait les deux frères qu'ils devaient se rendre dans une salle paroissiale de King Street une semaine plus tard. C'était là que recrutaient les deuxième et cinquième bataillons du Leicester Regiment. Harold, rentré un peu plus tôt que d'habitude du travail, était assis à la table, l'air désespéré. La première pensée d'Horace alla à son frère jumeau. Il ne s'en sortirait jamais vivant. Pendant toutes ces années où ils avaient joué et grandi à la ferme, Harold n'avait pas une fois essayé de tirer avec son fusil, de dépouiller un lapin, de tordre le cou à une poule,

ni ramassé un lance-pierre ou une fronde pour se défouler. Il serait incapable de chasser une mouche posée sur le pain, avait un jour lâché leur père. Harold tremblait visiblement à l'idée de tenir un fusil et de viser un de ses semblables.

Quelque temps plus tôt, Harold avait trouvé Dieu. Il consacrait beaucoup de temps à l'église, ce que ne pouvait comprendre Horace, qui était athée. Celui-ci ne parvenait pas à se faire à l'idée qu'un homme aussi intelligent que son frère puisse croire qu'un être suprême omniscient, assis quelque part là-haut sur un nuage, puisse voir et entendre ce que faisaient et disaient toutes les personnes du monde. Ces absurdités le laissaient sans voix, c'était presque risible.

Harold ne touchait ni à l'alcool ni aux cigarettes, et Horace était prêt à parier qu'il ne s'était jamais adonné aux mêmes plaisirs que lui à Torquay. Quand chaque week-end, Horace rangeait soigneusement un « paquet de trois », voire deux, dans sa poche, son frère, lui, s'emparait de sa Bible. Harold était maintenant prédicateur laïc et, tous les dimanches, il faisait de grands discours devant une foule de convertis à la chapelle wesleyenne locale. Ses convictions religieuses le poussaient à prêcher la gentillesse à l'égard de tous les êtres humains... même les Allemands. Le dimanche, Horace, lui, préférait boire quelques bières avec ses copains et passer l'après-midi dehors avec Eva.

Sur le moment, dans la cuisine, Horace n'eut qu'une envie : emmener Harold au pub, le soûler à mort et le convaincre que la situation n'était pas aussi catastrophique qu'il le pensait. Mais c'était impossible. Harold ne buvait pas. À ses yeux, la boisson était le fléau du travailleur, la source de tous les maux. Horace ne comprenait pas vraiment son attitude, mais il ne cherchait jamais à remettre en question ni à ébranler les croyances de son frère, bien qu'Harold ait tenté de lui relire l'Évangile à plus d'une occasion.

— Tu te rends compte qu’il se fait littéralement dessus, Horace ? lui dit son père, lorsqu’Harold fut enfin parti se coucher.

Horace hocha la tête.

— Nous serons toujours ensemble, papa. Je veillerai sur lui. Joseph tendit la main et serra celle de son fils.

— Je sais, mon fils. Je sais.

Les deux frères conclurent donc un pacte. Ou disons plutôt qu’Horace prit un engagement. Le lendemain soir, il s’assit à côté d’Harold et lui promit de ne jamais le laisser tomber. Ils rejoindraient la même unité, attaqueraient les mêmes endroits, tireraient sur les mêmes cibles – et s’il était possible de sortir de cette foutue guerre sain et sauf, alors personne d’autre qu’eux n’était mieux armé pour le faire. Horace prononça le plus grand discours de sa vie, un discours beaucoup plus sincère que celui de Chamberlain à l’aérodrome de Heston. À la fin de cette longue nuit au cours de laquelle il descendit une douzaine de verres de whisky tandis qu’Harold sirotait ses tasses de thé, Horace s’estima satisfait de sa performance et alla se coucher heureux, bien décidé à faire ce qu’il fallait pour protéger son pays, et plus particulièrement sa famille et son frère jumeau.

Harold semblait être sensible à l’engagement de son frère, et soulagé de se trouver sous sa protection. C’était du moins ce que paraissait exprimer son expression...

Deux jours plus tard, Horace terminait de coiffer un de ses clients au salon, lorsque celui-ci l’interpella.

— Tu sembles ailleurs aujourd’hui, mon garçon.

L’homme avait raison. L’esprit d’Horace vagabondait à des kilomètres de ses ciseaux. Le jeune barbier songeait à Harold, sa mère et ses sœurs. Il se demandait comment son père s’en sortirait à la ferme et quel effet cela ferait de tirer sur un Allemand.

Horace expliqua à M. Maguire, installé dans son fauteuil, qu'il avait été appelé sous les drapeaux et devait rejoindre les deuxième et cinquième bataillons de Leicester la semaine suivante. Il était maintenant convaincu qu'une guerre considérable se préparait.

— C'est bien ce que je pensais, Horace. Je l'ai lu dans un article du *Leicester Mercury*. « Des jumeaux d'Ibstock appelés sous les drapeaux », indiquait la une.

L'homme sourit à Horace dans le miroir.

— Vous êtes de vraies célébrités, Horace. Vous faites partie des premiers appelés dans le coin.

— Je préférerais rester dans l'anonymat, monsieur Maguire. Je n'ai que vingt-et-un ans, et je m'apprête à suivre un entraînement avant de participer à la guerre. Ma vie me plaît ici — j'ai un bon travail et une chouette petite amie. Pourquoi les politiciens ne peuvent-ils pas régler ça entre eux ?

Il voulut ajouter qu'il était très inquiet pour Harold, car son frère n'était tout simplement pas de taille à faire la guerre, mais il se ravisa. Horace était perdu dans ses pensées lorsque M. Maguire lui rappela qu'il était inspecteur en chef chez les sapeurs-pompiers. Il informa Horace que les pompiers faisaient partie des personnes exemptées en raison de l'importance de leur présence dans leur pays. Le recrutement des jeunes pompiers aurait lieu dans sa caserne cette semaine.

— Tu peux toujours te présenter, Horace. Nous convoquons les nouveaux candidats mercredi. Il y aura un examen d'une demi-heure, un petit entraînement physique, puis nous verrons comment s'en sortent ces gamins sur une échelle de neuf mètres.

Horace croisa le regard de son client dans le miroir. Les ciseaux dans une main, il tenait dans l'autre une mèche qu'il s'apprêtait à couper. M. Maguire lui lança un clin d'œil.

Le sang d'Horace se figea aussitôt. Le jeune homme prit ensuite conscience que ses jambes étaient parcourues de

tremblements. Il éloigna les ciseaux des cheveux de son client de peur que sa main tremblante ne le blesse. Il savait exactement ce que signifiait ce clin d'œil. M. Maguire lui tendait une bouée de sauvetage, une carte chance comme au Monopoly. Cet homme avait le pouvoir d'éviter à Horace de partir à la guerre, de le protéger des horreurs auxquelles il assisterait sans le moindre doute.

— Vous voulez dire que vous m'offrez de devenir pompier ?

Maguire secoua la tête, leva les yeux vers le miroir et sourit.

— Tu es un bon garçon, Horace. Je te connais depuis un moment maintenant, tu viens d'une bonne famille. Tu es intelligent et en bonne forme physique. Ce que je veux dire, c'est que si tu peux grimper à une échelle, tu feras un excellent pompier.

— J'ai toutes les chances d'y arriver, bafouilla Horace.

Maguire secoua de nouveau la tête, ce qui dérouta Horace. Les paroles que prononça ensuite John Edward Maguire n'auraient pu être plus claires. Celles-ci s'apprêtaient à chambouler la vie d'Horace.

— Ce poste est à toi, mon garçon. Je ferai en sorte que tu sois sélectionné, c'est décidé.

Maguire quitta le salon peu après, bien que ses cheveux n'aient pas été coupés à la longueur réglementaire. Horace s'était assis, stupéfait.

Pas de guerre, pas d'armes et une augmentation de salaire de deux livres. Il se battrait tout de même pour son pays et risquerait tout autant sa vie, mais au lieu d'être envoyé sur un lointain champ de bataille en France, en Belgique ou en Allemagne, il resterait chez lui. Il ne quitterait pas la ferme, ni ses parents, et poursuivrait ses activités nocturnes avec Eva. Il lui serait peut-être un peu plus difficile de se procurer des capotes, mais c'était sans importance, il se débrouille-

rait. Il avait demandé à M. Maguire si Harold pourrait obtenir un poste semblable au sien, mais son client avait secoué la tête avant de lui expliquer qu'on risquerait de l'accuser de favoritisme. Cela ferait mauvaise impression ; la réponse était non.

Le lendemain, Horace entra dans la caserne des pompiers du centre-ville de Leicester. Au même moment, John Maguire sortait de son bureau. Il leva les yeux, le front plissé.

— Tiens, Horace !

L'homme lui serra chaleureusement la main.

— Tu te présentes un jour trop tôt : la sélection n'a lieu que demain soir.

Horace secoua la tête en songeant au salaire hebdomadaire de cinq livres, à ses nuits de passion avec Eva, aux petits déjeuners dominicaux en famille et aux moments précieux qu'il partageait avec son père à la ferme.

— Non, monsieur. Je ne suis pas en avance, monsieur Maguire. Je suis simplement venu vous remercier et vous annoncer que je ne me présenterai pas au concours de recrutement.

— M... mais... balbutia M. Maguire sans comprendre.

Horace tourna le dos à l'homme stupéfait, remonta le col de son manteau et s'enfonça dans le brouillard, tandis que résonnait le tintement assourdi d'une cloche d'église au loin. Une pluie fine avait commencé à tomber ; un frisson lui parcourut l'échine. Horace n'avait qu'une pensée à l'esprit : le pacte qu'il avait conclu avec son frère. Il avait pris la bonne décision.

Le vendredi soir suivant, Horace, d'humeur sombre, franchit le portail de la seule maison qu'il avait jamais connue. La lumière de l'arrière-cuisine brillait au cœur de la nuit. Il regarda par la fenêtre. *Étrange*, songea-t-il en découvrant les silhouettes de ses parents et d'Harold assis autour de

la table. Son père était rarement inactif à cette heure de la soirée ; et sa mère était habituellement dans la cuisine, occupée à préparer le dîner. Pourquoi semblaient-ils tous en plein conciliabule ?

Lorsqu'Horace entra dans la pièce, son père se leva. Sa mère chercha un mouchoir et tapota le coin de ses yeux. Dans d'autres circonstances, Horace se serait attendu à ce qu'on lui annonce le décès d'un proche. Mais pas aujourd'hui.

Horace comprit... Cela ne faisait aucun doute. Le regard que lui adressa ensuite Harold confirma ses soupçons.